



Suzanne Aubry

FANETTE

LA SUITE

DEUXIÈME PARTIE

aveux

De la même autrice

Romans

Fanette: la suite, première partie, *Amitiés particulières*, Libre Expression, 2021.

La Cueva, Libre Expression, 2019.

Je est une autre, Libre Expression, 2017.

Ma vie est entre tes mains, Libre Expression, 2015.

Fanette, tome 7, *Honneur et disgrâce*, Libre Expression, 2014.

Fanette, tome 6, *Du côté des dames*, Libre Expression, 2013.

Fanette, tome 5, *Les ombres du passé*, Libre Expression, 2012.

Fanette, tome 4, *L'encre et le sang*, Libre Expression, 2011.

Fanette, tome 3, *Le secret d'Amanda*, Libre Expression, 2010.

Fanette, tome 2, *La vengeance du Lumber Lord*, Libre Expression, 2009.

Fanette, tome 1, *À la conquête de la haute ville*, Libre Expression, 2008.

Le Fort intérieur, Libre Expression, 2006; collection « 10 sur 10 », 2012.

Roman jeunesse

Le Septième étage et demi, Québec Amérique, 2022.

Contes

Le Violon magique – Contes et légendes du Québec, Québec Amérique, 2019.

Théâtre

La Nuit des p'tits couteaux, Leméac, 1987.

Suzanne Aubry

FANETTE
LA SUITE

DEUXIÈME PARTIE

aveux

 Libre
Expression

« L'esprit cherche et c'est le cœur qui trouve. »
George Sand

« Rester du côté de la lumière, du bonheur,
c'est aussi reconnaître le côté de l'ombre et du chagrin. »
Madeleine Portelance, *Mémoires d'une femme indigne*

Prologue

Première semaine de novembre 1878

Fanette, appuyée au bastingage, contemple l'horizon ; les pans de son manteau sont soulevés par un vent glacial qui souffle du large. Dans quelques jours, le navire accostera au Havre et, de là, elle prendra le train jusqu'à Paris. Elle se prépare à affronter maints obstacles, dont le premier et non le moindre sera de retrouver sa fille dans une ville aussi grande et tentaculaire. Et si par miracle elle y parvient, arrivera-t-elle à persuader Marie-Rosalie de renoncer à Lucien Latourelle et de la raccompagner au Québec ? Rien n'est moins sûr. Lucien a su manipuler habilement les sentiments de la jeune femme, qui semble être sincèrement amoureuse de lui. Et au nom de cet amour, aussi illusoire soit-il, Marie-Rosalie n'acceptera sans doute pas de reconnaître son erreur et ira peut-être jusqu'à vouloir rompre tout lien avec sa mère, tout comme son amie Rosalie l'a fait dans le passé. Cette éventualité fait si mal à Fanette qu'elle étouffe un gémissement. Son mari l'a instamment priée de ne pas entreprendre ce voyage, affirmant que leur fille finirait par entendre raison, mais Fanette n'a pu se résigner à la laisser dans les filets de cet homme sans scrupules, qui détruirait sa réputation sans l'ombre d'un remords. Nonobstant la difficulté de son projet, elle retrouvera Marie-Rosalie et fera tout en son pouvoir pour la persuader de renoncer à cette relation sans lendemain, qui ne peut lui apporter que douleur et amertume.



Première partie

Illusions perdues

I

Paris
Mi-novembre 1878

Lorsqu'elle avait croisé monsieur Duverger, son ancien professeur de piano, Marie-Rosalie s'était perdue en conjectures. L'avait-il reconnue ? Plus elle y réfléchissait, plus elle se convainquait que sa mère avait bel et bien découvert les lettres de Lucien et qu'elle avait chargé monsieur Duverger de la retrouver. Mais si c'était le cas, pourquoi ne l'avait-il pas abordée ?

Après avoir acheté quelques provisions, Marie-Rosalie marcha en direction du logement que Lucien avait loué, rue Galande, dans le 5^e arrondissement. Sans vouloir se l'admettre, la jeune femme regrettait déjà sa fuite avec son amant. Non pas que ses sentiments pour lui aient changé : elle l'aimait toujours de tout son cœur et aurait donné sa vie pour qu'il soit heureux, mais depuis leur arrivée à Paris c'est à peine s'ils se voyaient. Lucien s'absentait souvent, prétextant des personnes à rencontrer, des affaires importantes à régler. Elle passait le plus clair de son temps seule, dans leur logement exigü et glacial, dont une fenêtre donnait sur une cour intérieure où les détritüs s'empilaient. Elle avait même aperçu des rats, gras comme des voleurs, se faufilant parmi les déchets. Comme son piano lui manquait ! Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait joué, la dernière fois. Son rêve de devenir une pianiste de concert s'était peu à peu étioilé. Même le prestigieux Concours de l'Académie de musique, auquel elle s'était tant préparée et dont elle avait remporté le deuxième prix, lui paraissait un mirage.

La propriétaire, madame Loiseau, qui faisait également office de concierge pour épargner un salaire, l'accueillit avec un sourire doux. Elle portait bien son nom : petite, avec des yeux noirs luisants et un nez pointu de furet. Ses mains papillonnaient dans les airs lorsqu'elle parlait de sa voix haut perchée.

— Bonjour, madame Benoit ! Comment allez-vous, aujourd'hui ?

Marie-Rosalie tressaillit légèrement. Elle n'arrivait pas à s'habituer à ce nom d'emprunt que Lucien leur avait trouvé pour ne pas attirer l'attention des autorités. Car, lui avait-il expliqué, tant qu'elle n'avait pas atteint sa majorité, il risquait d'encourir les foudres de la loi pour enlèvement d'une mineure.

— Bien, merci, madame Loiseau.

Elle se dirigea vers l'escalier pour tenter d'échapper à ses bavardages, mais la femme sortit de sa loge afin de poursuivre la conversation.

— L'air frais vous a rosi les joues. Vous avez un teint de lis et de roses.

— Vous êtes gentille, merci.

— Je suis sincère. Jolie comme vous êtes, vous feriez un malheur au théâtre. Je connais le propriétaire du Gaîté, il pourrait vous engager comme figurante.

Marie-Rosalie lui sourit poliment, puis commença à monter les marches pour ne pas avoir à subir d'autres compliments. La logeuse avait beau être aimable avec elle, son attitude mielleuse ne lui inspirait pas confiance. Oh, comme elle aurait voulu avoir sa mère à ses côtés pour lui demander conseil ! Mais c'était trop tard. Après sa trahison, jamais Fanette n'accepterait de la revoir, et quand bien même cela serait possible, elle avait trop honte pour imaginer un instant revenir à la maison et affronter son jugement...

Lorsqu'elle parvint au quatrième étage, Marie-Rosalie s'arrêta pour reprendre son souffle. Une araignée tissait sa toile sur une corniche. Une lueur grise émanait d'un œil-de-bœuf donnant sur une myriade de toits et de cheminées. Un profond sentiment

de déréliction l'envahit. Elle fut tentée de revenir sur ses pas et de courir à la recherche de monsieur Duverger, mais l'orgueil et l'amour-propre l'en empêchèrent. Elle avait choisi son sort, il lui fallait en assumer les conséquences, quelles qu'elles soient.



Florian Duverger s'était arrêté en face d'un immeuble à l'allure décatie ; il avait tout juste eu le temps d'apercevoir Marie-Rosalie y pénétrer. Il resta longtemps immobile, surveillant la façade lépreuse de la bâtisse, espérant distinguer la silhouette de la jeune femme à l'une des fenêtres, mais rien de tel ne se produisit. Il traversa alors la petite rue et se tint debout devant la porte, indécis. Il savait maintenant où son ancienne élève habitait, mais il redoutait l'accueil qu'elle ne manquerait pas de lui réserver s'il osait se présenter à elle. Ses paroles cruelles étaient restées gravées en lettres de feu dans sa mémoire : « Je n'ai besoin de personne pour me protéger. Partez. Je ne veux plus jamais vous revoir ! » Et pourtant, il n'avait cherché qu'à la mettre en garde contre un séducteur invétéré, qui n'avait aucune intention honorable à son égard et la quitterait aussitôt qu'il se serait lassé d'elle. *Mais s'il l'aimait sincèrement ?* Cette voix intérieure l'ébranla. Était-il possible que ce Lucien Latourelle fût vraiment amoureux de Marie-Rosalie et qu'il souhaitât la rendre heureuse ? Alors pourquoi avait-il décelé tant de détresse sur le visage de la jeune femme, lorsqu'il l'avait aperçue près du quai Montebello ? *Non, non et non, Marie-Rosalie est malheureuse comme les pierres...* Il fallait qu'il trouve le courage de lui parler. Peut-être même la convaincrat-il de quitter son amant et de retourner auprès de sa famille ? Cette pensée lui donna une détermination nouvelle. Il tenta d'ouvrir la porte, mais constata qu'elle était verrouillée. Il frappa, puis attendit. Au bout d'un moment, une femme aux yeux vifs lui ouvrit. Elle l'examina des pieds à la tête, comme s'il eût été une marchandise dont elle jugeait de la qualité. Sa bouche se pinça.

— Que voulez-vous ?

Ce regard fouineur et cette bouche désapprobatrice lui firent perdre ses moyens.

— Rien, pardon, madame.

Il s'éloigna sans demander son reste, se maudissant de sa lâcheté. *Je reviendrai demain*, se dit-il pour s'exonérer.



II

Au même moment

Fanette s'était installée dans un appartement au quatrième étage d'un immeuble situé boulevard Saint-Michel, qui traçait la limite entre le 5^e et le 6^e arrondissement. Un collègue de son mari, Claude Messier – un ancien ambassadeur devenu ministre des Affaires étrangères du gouvernement du Québec –, était propriétaire du logement et l'avait gracieusement mis à sa disposition. Il lui avait également procuré une lettre de recommandation afin de faciliter son introduction dans la haute bourgeoisie parisienne, ce qui lui serait utile dans ses démarches pour retrouver Lucien Latourelle et, par la même occasion, Marie-Rosalie.

Fanette ignorait que sa fille habitait dans le même quartier, par un de ces hasards dont seule la vie est capable, à une vingtaine de minutes à pied du logement où elle avait élu domicile. Il lui aurait suffi de marcher sur le boulevard Saint-Michel, de tourner à droite sur le boulevard Saint-Germain, de poursuivre son chemin jusqu'à la place Maubert et, de là, tourner à gauche sur la rue Lagrange, pour arriver à la petite rue Galande.

Debout devant la fenêtre du salon, elle contempla le spectacle animé de la place de la Sorbonne, d'où lui parvenaient le bourdonnement des conversations d'étudiants installés aux terrasses de cafés, le roulement des voitures, les cris des cochers, le claquement des sabots. Les réverbères au gaz s'allumaient un à un, telles des lucioles, dessinant des éclats roux sur le pavé. Elle regretta de ne pas être une touriste comme une autre, prenant plaisir à observer ces scènes colorées et dépayesantes... Sa mission

était de retrouver Marie-Rosalie, et c'était tout ce qui importait à ses yeux.

Après avoir défait ses bagages, Fanette mit un manteau et ajusta un chapeau devant la glace placée dans le hall. Elle se jugea pâle et les traits tirés. Le long voyage avait été éprouvant, et elle n'avait pas suffisamment dormi à cause de l'inconfort de sa cabine, mais surtout de ses inquiétudes sur le sort de sa fille. *On ne cesse jamais d'être mère*, songea-t-elle en enfilant des gants. Elle sortit sur le palier, vaguement éclairé par une lampe qui révélait un escalier de chêne, puis descendit la volée de marches patinées par les constantes allées et venues. Une fois dans l'entrée, elle poussa la lourde porte.

Plusieurs passants déambulaient sur le large trottoir. Des voitures et des omnibus circulaient si nombreux que Fanette, qui n'avait pas l'habitude de tant d'animation, se sentit un peu étourdie. Elle jeta un coup d'œil à la ronde et avisa un kiosque à journaux octogonal, flanqué d'une colonne Morris et illuminé par des lanternes suspendues à un auvent. Connaissant Lucien Latourelle, elle avait la certitude qu'il chercherait à fréquenter des salons littéraires prestigieux pour se faire remarquer. Elle se procura quelques journaux – *L'Écho de Paris*, *Le Figaro*, le *Paris Journal* –, en espérant y glaner des renseignements intéressants sur les salons en vogue, puis retourna à l'appartement.

S'éclairant avec une lampe au kérosène, Fanette, après s'être efforcée de manger un morceau, s'attaqua à la lecture des gazettes qu'elle avait étalées sur une grande table. Elle repéra d'abord un article de *L'Écho de Paris* consacré à la comtesse Potocka et à son salon, qui faisait courir le Tout-Paris.

« Musicienne accomplie, belle et spirituelle, la comtesse Potocka a réussi le tour de force d'attirer à son salon les plus beaux esprits de la capitale, rassemblant chaque semaine écrivains célèbres, hommes politiques en vue, artistes de renom... Mais cela n'est pas le moindre de ses mérites : l'illustre salonnière se démarque également par son originalité

qui, pour les mauvaises langues, pourrait passer pour de l'extravagance. En effet, la première de ses conditions pour qu'elle vous admette à son club – qu'elle a curieusement surnommé “les Macchabées” – est d'être follement amoureux d'elle ; la seconde est de garder le secret le plus entier sur le déroulement de ses soirées. »

Fanette replia le journal, songeuse. Lucien était du genre à adorer ce type d'évènements, surtout si une femme belle et célèbre en était l'instigatrice... Toutefois, il avait horreur de l'anonymat. Et puis il n'avait aucun statut dans la société parisienne et ne connaissait personne qui pût l'introduire dans ce milieu de la haute aristocratie... Elle prit *Le Figaro* et le parcourut. Cette fois, on y faisait allusion à la princesse Mathilde, la nièce de Napoléon I^{er}, qui tenait salon dans son hôtel particulier, rue de Berri, tous les mercredis.

« Bien que nous désapprouvions vigoureusement ses idées politiques, force nous est de reconnaître que la princesse Mathilde sait faire montre d'ouverture d'esprit. À preuve, elle reçoit des écrivains qui ont le bon goût de ne pas embrasser les thèses bonapartistes, tels Paul Bourget, les frères Goncourt, Tourgueniev, pour ne nommer que ceux-là. Certains lui reprochent de manquer parfois de discernement dans le choix de ses invités et de ne pas accorder assez d'importance à l'étiquette, recevant ses visiteurs avec sans-façon, mais n'est-ce pas là le suprême raffinement de la politesse¹ ? Ce trait de caractère n'a rien d'étonnant. La comtesse, qui est née, rappelons-le, à Trieste, au royaume d'Illyrie, se plaît à dire, et je cite : “Sans Napoléon I^{er}, je vendrais des oranges dans les rues d'Ajaccio.” Cette modestie est tout à son honneur. »

1. Ce passage sur la princesse Mathilde m'a été inspiré par le dramaturge et écrivain Abel Hermant, qui écrit : « Elle accueillait tous ses visiteurs avec un sans façon qui était l'extrême raffinement de la condescendance et de la politesse. »

Fanette nota l'adresse de la salonnière. Elle ferait donc en sorte d'y être invitée, se servant de la lettre de recommandation que lui avait procurée le ministre Messier. Cette résolution la rassérena. Dès le lendemain, elle se rendrait à l'hôtel, rue de Berri, et y déposerait une requête, priant la princesse de la recevoir à son prochain salon.

Une horloge sonna onze coups. Fanette fut tentée d'aller dormir, mais elle ne se résignait pas à se coucher avant d'avoir épluché tous les journaux. Elle réussit à identifier un autre salon qui aurait pu intéresser Latourelle : celui de Geneviève Halévy, veuve du célèbre compositeur Georges Bizet, qui recevait des écrivains et artistes de renom, tels Guy de Maupassant, Alphonse Daudet et Edgar Degas.

Rompue de fatigue et souffrant d'un début de mal de tête, Fanette alla dans la chambre, se déshabilla, fit une toilette sommaire et, après avoir revêtu une chemise de nuit, s'étendit sur le grand lit aux colonnes de bois torsadées et sombra dans un lourd sommeil.



Il faisait nuit depuis longtemps. Marie-Rosalie, étendue sur un lit inconfortable, dont elle sentait les ressorts dans son dos, ne dormait pas. Lucien n'était pas encore rentré. Où pouvait-il bien être ? Si au moins il la tenait au courant de ses allées et venues ! Mais non, c'est à peine s'il faisait acte de présence, et lorsqu'il était là, il lui parlait du bout des lèvres de ses activités, comme si elle eût été une simple chambreuse. Chaque fois qu'elle essayait d'en savoir davantage sur ses sorties, il haussait les épaules et lui disait, affectant un air mystérieux : « Patience, ma chère ! Patience ! N'as-tu pas confiance en moi ? » Elle aurait voulu lui répondre : « J'ai confiance en toi, mais je me sens si seule ! » Craignant de l'agacer ou d'avoir l'air enquisineuse, elle se taisait, gardant pour elle son désarroi et sa tristesse, tentant

de se raisonner : la situation changerait pour le mieux, Lucien travaillait sans doute à des projets afin d'améliorer leur sort...

Une pluie forte se mit à tomber, tambourinant sur la fenêtre. Marie-Rosalie ferma les yeux et se laissa bercer par le ruissellement. Le sommeil la gagna peu à peu.

Il pleut. Elle marche dans la rue, tâchant d'éviter les flaques d'eau, elle cherche sa mère des yeux. « Maman, où es-tu ? » Soudain, un homme surgit devant elle, tout vêtu de noir, il lui sourit, mais ses yeux ont l'air méchants. « Ma pauvre enfant, tu t'es perdue ? » Il saisit sa main, il la serre très fort, elle a peur. « Maman, je veux ma maman ! » Mais l'homme met un lingé sur sa bouche, une odeur bizarre s'en dégage, elle est étourdie, s'enfonce dans un trou noir.

Marie-Rosalie se réveilla brusquement, en sueur. La pluie tombait de plus belle. Elle se rappelait des bribes du mauvais rêve, la silhouette sombre d'un homme, sa main qui la serrait trop fort, mais le reste se perdait dans un brouillard opaque. Un malaise indéfinissable s'insinua en elle. Qui était cet homme ? Une vague réminiscence remonta à sa mémoire. Elle devait avoir quatre ou cinq ans, elle était étendue sur un grabat, dans une sorte de hangar plongé dans l'obscurité, elle était toute seule et elle avait très peur.

Incapable de se rendormir, la jeune femme se leva, mit une robe de chambre et fit quelques pas vers la fenêtre. Un jour blême pointait. Un chat poussa un miaulement strident et sauta par-dessus une poubelle, qui se renversa avec fracas. Son sentiment de solitude devint lancinant. *Lucien, où es-tu ?* Elle retourna se coucher, en espérant que le sommeil reviendrait.



Florian Duverger, levé dès l'aube, se rendit à pied dans le 5^e arrondissement, décidé à aborder Marie-Rosalie dès qu'elle quitterait l'immeuble, car elle finirait bien par sortir pour aller

à un rendez-vous ou faire des emplettes. Lorsqu'il l'avait croisée, près du quai Montebello, deux semaines auparavant, il l'avait suivie et il savait désormais où elle vivait. Chaque jour, il accomplissait le trajet dans l'espoir de la voir. Alors il la suppliait, au nom de l'amitié qu'il lui portait, de rompre tout lien avec Lucien Latourelle et de retourner auprès de sa famille. Tout en sachant à l'avance que la jeune femme le rejeterait et refuserait de l'écouter, il était convaincu que c'était son devoir de tenter cette ultime démarche. Peut-être que ses arguments finiraient par trouver leur chemin dans le cœur et l'esprit de celle qu'il aimait par-dessus tout ? Oh oui, il l'aimait plus que jamais, d'un amour sans espoir. Il était prêt à tout pour la sauver des griffes de son ravisseur, de ses mensonges et de ses fausses promesses...

La porte de l'édifice s'ouvrit. Le professeur de piano se réfugia sous un auvent, aux aguets, les yeux rivés sur elle. La silhouette d'une petite femme, un panier sous le bras, apparut sur le seuil. Florian poussa un soupir de déception. *Patience, s'exhorta-t-il. Patience. Il est encore tôt !*

La dame s'éloigna sur le trottoir. Florian demeura à son poste, soufflant dans ses mains pour les réchauffer. Un vent glacial s'était levé et ses gants troués ne le protégeaient pas adéquatement du froid.

Soudain, le pianiste entendit le roulement d'une voiture. Il se retourna et aperçut un fiacre qui s'avavançait dans sa direction. Il se rencogna contre le mur et rabattit son chapeau sur ses yeux. Le véhicule s'arrêta devant l'immeuble. Le cocher descendit de son siège, ouvrit la portière et aida son client à franchir le marchepied. Florian devint pâle comme un linge. Il avait reconnu Lucien Latourelle, dont les traits tirés témoignaient d'une nuit passée à faire la fête. Il s'élança vers lui.

— Monsieur !

Lucien se retourna et toisa Florian.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? balbutia le pianiste, désarçonné.

— Pourquoi vous reconnaîtrais-je ? répliqua Lucien, la mine hautaine.

— Je suis Florian Duverger, le professeur... L'ancien professeur de piano de mademoiselle Grandmont.

Cette fois, le poète parut décontenancé. *Que diable cet imbécile fait-il ici ?*

— Vous m'en direz tant.

Florian s'avança d'un pas, comme pour le défier.

— Vous avez séduit et enlevé cette jeune femme.

— Comment osez-vous m'accuser ainsi ? Marie-Rosalie m'aime, elle m'a suivi en toute connaissance de cause.

— Elle n'est pas majeure. Vous n'avez aucun droit sur elle !

Lucien lui jeta un regard ironique.

— Qu'allez-vous faire ? Me dénoncer à la police ? Vous tenez vraiment à ce que sa réputation soit entachée à jamais, qu'elle soit mise au ban de la société ?

Le sang afflua au visage du pianiste.

— Je veux son bonheur, répondit-il.

— Eh bien ! Dans ce cas, laissez-la tranquille. Si vous avez la moindre affection pour elle, ne revenez plus jamais ici.

Lucien fit un signe de la main, comme pour chasser une mouche. Le pauvre Florian, profondément humilié et malheureux, jeta un dernier coup d'œil au bâtiment miteux qui abritait sa bien-aimée, puis partit, la mort dans l'âme.



Marie-Rosalie avait enfin réussi à s'assoupir lorsqu'elle fut réveillée par des pas dans l'escalier. Le cœur battant, elle remonta les couvertures et ferma les yeux. Elle ne voulait pas que Lucien croie qu'elle l'avait attendu toute la nuit.

La porte s'ouvrit avec un grincement. Lucien la referma doucement, enleva son pardessus et ses bottes en tâchant de ne pas faire de bruit, puis entra dans la chambre en catimini. Il constata avec soulagement que Marie-Rosalie dormait. Sans prendre la

peine de se déshabiller, il s'allongea sur la couche, éprouvant un vague remords. Les reproches de l'ancien professeur de piano le taraudaient malgré lui. *Quel emmerdeur, celui-là !* Heureusement, il lui avait servi une bonne leçon...

Il observa le profil pur de Marie-Rosalie dans la lumière pâle du jour, ses cheveux blonds répandus sur l'oreiller. Ce qu'elle était belle... Il aurait dû revenir moins tard, mais la soirée avait été si merveilleuse ! Un jeune écrivain, Guy de Maupassant, avait lu *Le Mariage du lieutenant Laré*, une nouvelle ayant paru dans la revue *La Mosaïque*, et une soprano, Marguerite Baux, qui avait fait ses débuts deux ans plus tôt à l'Opéra de Paris, avait chanté un air du *Faust* de Gounod, *Faites-lui mes aveux*. Il avait été émerveillé par sa voix au timbre si clair et par sa magnifique chevelure sombre qui descendait en cascade jusqu'à ses hanches délicieusement courbées. Le champagne avait coulé à flots et la nourriture avait été abondante et exquise. Comme la vie était exaltante !

Marie-Rosalie avait entendu Lucien se glisser sous les draps. Un relent de tabac, d'alcool et de parfum lui parvint. Une révolte sourde l'envahit. Pendant qu'elle se morfondait dans leur petit logement à longueur de journée, Lucien se pavane dans des soirées mondaines... Peut-être courtisait-il d'autres femmes ? Cette pensée suscita un tel chagrin qu'elle fut sur le point d'éclater en sanglots. Comme il était loin, le Lucien tendre, attentif à ses moindres désirs, pour lequel elle avait tout quitté, causant un tort irréparable à sa famille, à sa mère, surtout... Malgré ses promesses et ses serments, Lucien ne lui avait plus reparlé de mariage. Bien que sa mère ait refusé de lui accorder sa main et qu'elle n'avait pas encore atteint sa majorité, Marie-Rosalie ne voulait pas continuer à vivre en concubinage avec son amant. Ce n'était pas tant qu'elle eût honte de partager l'existence de l'homme qu'elle aimait, mais le mariage revêtait à ses yeux un aspect presque sacré : ce serait la consécration de leur amour. Et puis elle se rendait bien compte de l'ironie dans le sourire dont la logeuse la gratifiait chaque fois qu'elle la voyait. Elle n'ignorait

pas que la société jugeait sévèrement les gens qui faisaient fi des normes, particulièrement les femmes.

Marie-Rosalie tourna la tête vers Lucien, qui ronflait légèrement, la bouche entrouverte. Comment pouvait-il se reposer comme si de rien n'était, alors qu'elle se sentait si misérable ! Elle étendit le bras vers lui pour le tirer de son sommeil, puis y renonça. À quoi bon ? Il avait trop bu pour être attentif à ses doléances. Elle se promit d'avoir une conversation sérieuse avec lui plus tard ce jour-là.



Le retour de l'héroïne irlandaise qui a captivé les lecteurs, sous la plume évocatrice d'une grande écrivaine.

Grâce à son ancienne belle-mère, Fanette a l'occasion de diriger les destinées d'un journal à grand tirage. On assiste également à Paris à ses retrouvailles bouleversantes avec Marie-Rosalie, qui cache un lourd secret. Fanette est déchirée entre son désir d'arracher sa fille aux griffes de Lucien Latourelle et celui d'être auprès de sa mère, Emma, laquelle se remet difficilement de ses ennuis de santé. Madeleine Portelance et sa compagne Clara sont soupçonnées du meurtre de Maurice Loïselle, leur maître chanteur. Réussiront-elles à échapper au redoutable chef de police Georges Duchesne, convaincu de leur culpabilité ? Et quels sont les desseins du fils présumé du Lumber Lord, qui fait irruption dans la vie d'Amanda ?

Suzanne Aubry est diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Sa saga *Fanette* a conquis le cœur du public avec plus de 100 000 exemplaires vendus. Elle est également l'auteur d'une pièce de théâtre, d'un recueil de contes, d'un livre jeunesse et de cinq autres romans, dont *Ma vie est entre tes mains*, finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie 2016. Suzanne Aubry est présidente de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) depuis mai 2017.

